

LE PROPAGATEUR

Vol. IV

AOUT 1907

No 8

Chronique mensuelle. — L'an delà de la vie future *Suite.*. —
Le denier de la veuve.

CHRONIQUE MENSUELLE

SOMMAIRE : Le jubilé sacerdotal de Pie X. — Le décret *Lamentabili sane* : appréciations de M. François Veuillot, de M. Léon Daudet, de Mgr Perriot. — Le XVIII^e congrès eucharistique à Metz. — Le congrès de la paix à La Haye. — Un savant en curieuse posture. — *Le Larousse mensuel*. — Une dépêche fantaisiste. — Il faut s'instruire. — Le goût du travail ; belles paroles de M. le sénateur Dandurand. — Ce qu'on pense de notre "beau pays". — Le progrès de Montréal. — La "Maison des Etudiants" à l'Université Laval. — La douzième convention des Missionnaires Agricoles. — Le 50^e de l'École Normale Laval. — A propos d'un soixantenaire et de six cinquantenaires au couvent d'Hochelega. — Le jubilé sacerdotal de Mgr Langevin. — La bénédiction de l'église de Sainte-Cunégonde. — Célébration religieuse à Saint-Germain-de-Grantham et à Saint-Mathieu-de-Central-Falls. — Nos défunts.

Le 18 septembre 1907, le Souverain Pontife, Pie X, entrera dans la cinquantième année de sa vie sacerdotale. C'est, en effet, le 18 septembre 1858 que le jeune abbé Joseph Sarto reçut l'ordre sacré de la prêtrise. Les dépêches annoncent un jubilé. Comme pour les jubilés de Pie IX et de Léon XIII, ses deux glorieux prédécesseurs, pour celui de Pie X, les fidèles du monde catholique n'auront qu'un cœur et qu'une âme. Ils voudront profiter des grâces de choix que l'Église, par les mains de son Pontife suprême, répandra sur eux, et ils aimeront à prier pour la conservation du Saint Père.

* * *

Le 3 juillet 1907, un décret émanait de la Sainte Inquisition Romaine et Universelle: *Lamentabili sane*, par lequel soixante-cinq propositions, où sont résumées les erreurs dites des "modernistes," sont réprochées et prosrites. Le lendemain, 4 juillet, Sa Sainteté approuvait et confirmait le décret des Eminentissimes Pères. C'est, a-t-on dit, un nouveau *Syllabus*.

Nous ne pouvons ici analyser ce grave document, le cadre trop modeste de notre chronique ne le permet pas ; mais nous voulons au moins communiquer à nos lecteurs quelques appréciations qui en soulignent l'importance et la portée.

"Nos lecteurs ont sous les yeux, écrit M. François Veillot, le texte complet du nouveau *Syllabus*. — Cette clarté précise et ferme n'a pas besoin de commentaires. Débusquée de la phraséologie équivoque et déconcertante où elle se réfugiait, l'erreur est traînée au grand jour. De l'état de tendance où elle se diffusait, elle est condensée en formules. On y voit clair et la fausseté des propositions clouées au pilori ne résiste pas à la lumière. — Toute cette hypercritique aventureuse qui, dans sa craintive admiration pour la science humaine, abandonnait précipitamment toutes les positions qui lui semblaient menacées par des hypothèses scientifiques, est ramenée en face des vérités essentielles qu'aucun savant n'a pu démentir et ne démentira. Tous ces conciliateurs immodérés qui, dans leur excellent désir de gagner la pensée moderne, en arrivaient à vider le dogme de sa moëlle surnaturelle pour le faire agréer par le naturalisme contemporain, sont rappelés au respect d'une doctrine qui ne se propose pas avec humilité, mais s'impose intégralement..." (*Univers*, 21 juillet).

"Les modernistes, écrit à son tour M. Léon Daudet du *Gaulois*, n'ont jamais réfléchi à la souveraine parole : "Bienheureux les simples d'esprit, car ils verront Dieu." Les modernistes sont des compliqués d'esprit. Ils ne datent pas d'aujourd'hui. Leur race court à travers l'histoire, sous des noms et des costumes différents. Ils ont jalonné la Renaissance et la Réforme, comme ils jalonnent la Révolution. Ils se caractérisent par ceci qu'ils choisissent leur maître dans le camp adverse, que ce soit Pierre Bayle, Emmanuel Kant ou Ernest Renan. Croyants ou se prétendant tels, ils se comportent comme les pires des incroyants. Ils transportent à l'intérieur du sanctuaire les procédés de démolition employés contre le sanctuaire."

Et plus loin l'écrivain du *Gaulois* explique ainsi la mentalité de tous ces modernistes que le décret atteint :

"L'orgueil morose, c'est là le mal des solitaires qui ne sont pas des saints. Quel est celui d'entre nous chez qui ne s'installe pas, à un moment donné de son existence, sur un point quelconque de ses études ou de sa réflexion, un solennel débat intérieur ? Solennel quant à lui-même, mais insignifiant quant aux autres. La multiplicité et la variété des tourments empêchent tel ou tel de prédominer. Celui-ci est torturé par un doute, celui-là par une tentation, celui-là par la sécheresse intermittente. L'erreur, c'est de vouloir communiquer à l'univers ce doute, cette tentation, cette sécheresse, c'est d'entraîner son prochain dans la souffrance."

Enfin, Mgr Perriot, l'éminent directeur de l'*Ami du Clergé*, dans une note aux journaux catholiques de France, détermine ainsi la portée du nouveau décret :

"Quant à la nature et à l'importance de la condamnation qui frappe ces erreurs, il n'y a pas davantage possibilité de se méprendre. Le Souverain-

Pontife pouvait choisir le mode de la condamnation, il a pris l'un de ceux qui, en engageant son magistère suprême, confère à son acte le caractère d'un enseignement *ex cathedra* et le privilège de l'infailibilité. Le décret a été préparé, sur l'ordre du pape, par la Congrégation du Saint-Office dont il est l'unique président ; le pape y a donné son approbation ; il l'a confirmé de son autorité pontificale et ordonné que toutes les propositions qui y sont contenues fussent considérées par tous comme réprochées et prosrites.

“ C'est donc une règle qui s'impose, non seulement à titre d'ordonnance disciplinaire et pour la conduite extérieure, mais à titre d'enseignement doctrinal qui exige l'assentiment intérieur de l'esprit. La respecter extérieurement est d'une obligation stricte, mais ce serait insuffisant devant Dieu si intérieurement on conservait quelque attache à ces erreurs réprochées par le pape. ”

* * *

Du 6 au 11 août, ont eu lieu à Metz, sous la présidence du cardinal Vincenzo Vannutelli, les séances du XVIII^e Congrès eucharistique international. On y devait parler, aux assemblées générales, en français et en allemand. On comptait sur la présence du cardinal Mercier, archevêque de Malines, de Mgr Bourne, archevêque de Westminster, de Mgr Hornstein, archevêque de Bucarest, de Mgr Maes, évêque de Covington, de Mgr Dadolle, évêque de Dijon, de Mgr Foucault, évêque de Saint-Dié, de Mgr Herscher, évêque de Langres, de Mgr Korum, évêque de Trèves, de Mgr Keppeler, évêque de Rottembourg : c'est-à-dire sur des évêques allemands, français, belges, anglais, roumains, américains, en tout, disait-on, au moins vingt-cinq. Pour la gloire de Jésus et à l'honneur de son Saint Sacrement, dans Metz, la ville tant disputée, la foi unissant les cœurs de tous, on a fait un utile et salutaire travail.

* * *

Un congrès, dont on a beaucoup plus parlé que de celui de Metz, dans la presse mondiale, c'est le congrès de la Haye. Pour la deuxième fois, des délégués de tous les gouvernements civilisés se sont réunis pour discuter de la paix. Malheureusement, les sages du monde veulent se passer de la sagesse de Dieu, et, cette fois non plus, ils n'ont pas invité le Pape à se faire représenter à la Haye.

Au premier congrès de la paix — celui de 1899 — dû à l'initiative de l'Empereur de Russie, avait répondu précisément la guerre russo-japonaise. On ne sait pas encore quelle guerre surgira pour répondre au présent congrès ; mais ce qui est certain, c'est qu'au moment où l'on posait l'autre jour (30 juillet) la pierre angulaire du palais que l'américain Carnegie a offert à La Haye, de Saint-Petersbourg, de Paris et de Rome, le télégraphe annon-

cait des augmentations de crédit demandées par les ministres de la guerre ou de la marine. Les agissements des hommes qui veulent se passer de Dieu sont toujours pleins d'inconséquences. Ce n'est pas tout de pérorer sur la paix, il faudrait s'infuser à l'âme plus de charité. Il y a quelque part un mot dans l'Écriture qui est riche de sens: *Et dixerunt "pax, pax," et non erat pax, et les impies ont dit "la paix, la paix," et il n'y eut pas de paix.*

* * *

Les congrès de la paix, qui sont certes une bonne chose, ne sont pas les seuls "mouvements" qui font faillite. On sait le mot de Brunetière, resté fameux, sur la banqueroute de la science? Un certain savant italien, M. César Lombroso, qui se pique d'expliquer par l'atavisme ou par quelque autre tendance d'ailleurs involontaire, l'irresponsabilité des criminels, vient de se faire jouer un vilain tour. Il a écrit au Président Fallières, en faveur du meurtrier Soleilland, attestant que de l'étude de la photographie de la main du malheureux, il concluait scientifiquement à son irresponsabilité.

Or, ce Soleilland, qui n'est qu'une brute lubrique et cruelle — puisqu'il a haché en chaire à pâté une fillette qu'il avait d'abord outragée —, le directeur du service anthropométrique de France, M. Bertillon, a déclaré que sa main n'a jamais été photographiée, mais que pour se débarrasser d'un importun qui voulait absolument obtenir cette photographie (des mains de Soleilland), il fit "prendre" la main droite d'un honnête homme, lavant une voiture, puis celle d'un travailleur, honnête aussi, de son métier tondeur de moutons. Et, c'est sur ces photos-là que M. Lombroso a exercé son art! On saisit jusqu'où il est en droit de conclure à l'irresponsabilité du triste Soleilland?

* * *

Dans un livre qui vient de paraître, chez Lethielleux à Paris: "Le Christianisme et l'Extrême-Orient," M. le chanoine Joly pose ce redoutable problème: "Après trois siècles de prédications et de martyrs, une bonne moitié de l'Empire Romain était chrétienne; après treize siècles et plus du même apostolat à travers l'Extrême-Orient, sur 800 millions d'âmes qui peuplent ces immenses régions, l'Église compte à peine quatre millions de fidèles. Pourquoi cet échec?"

Et il donne une explication que nous soumettrions respectueusement, à l'occasion, à ceux qui ne comprennent pas, ou semblent ne pas comprendre, de quelle importance c'est de donner aux groupes paroissiaux des prêtres de leur race et de leur langue :

" Pourquoi cet échec ? — C'est que les apôtres, à l'origine, ont presque immédiatement ordonné des prêtres et des évêques, choisis parmi les nouveaux convertis : ils ont formé un clergé indigène à qui ils ont remis le gouvernement des nouvelles Eglises. En Extrême-Orient, au contraire, nos missionnaires nulle part n'ont établi d'Eglises se gouvernant elles-mêmes : ici ou là, ils ont pu entr'ouvrir les rangs du sacerdoce à l'élément indigène, mais partout ils ont gardé la direction, partout ils sont restés des hommes nécessaires, ce qui a maintenu à la religion qu'ils prêchaient un caractère toujours spécifiquement européen, c'est-à-dire étranger, donc suspect : partout, derrière l'apôtre européen, on a vu poindre le marchand, le marin, le conquérant européens. . . . "

Toute proportion gardée, il y a là une leçon de choses fort instructive. Ce que l'on dit de l'apostolat qui vise à conquérir, pourquoi ne le dirait-on pas de l'apostolat qui veut conserver ?

* * *

Le *Nouveau Larousse Illustré* et son *Supplément*, ouvrage commencé il y a dix ans et aujourd'hui terminé, constitue, on le sait, en huit fort volumes, le répertoire le plus complet, le plus varié et le plus commode qu'il soit possible d'avoir sous la main. Il contient 7,640 pages, 237,000 articles, 48,980 gravures et près de 600 cartes. Au point de vue catholique, il offre certaines garanties. Si, en diverses matières, en médecine et en histoire par exemple, grand nombre d'articles ont été faits par des libres-penseurs, beaucoup d'autres sont de la plume de savants chrétiens, et les questions de philosophie et de théologie sont, croyons-nous, rédigées par des professeurs des Instituts catholiques de France, entre autres, par M. l'abbé Georges Bertrin, le distingué professeur de Lettres à l'Ecole des Carmes à Paris.

Voici qu'on annonce que ce dictionnaire sera continué et tenu à jour par un périodique *ad hoc*: Le *Larousse mensuel*.

Le *Larousse Mensuel*, dit la notice de propagande, serrera d'aussi près que possible l'actualité, mais il ne consignera rien sans l'avoir au préalable contrôlé : il rejettera impitoyablement les nouvelles hâtives ; il ne s'exposera pas, pour la vaine satisfaction d' " arriver le premier ", à recevoir des événements eux-mêmes des démentis et à donner le probable ou le possible pour le certain. Il ne retiendra que des faits acquis, suffisamment contrôlés, estimant que les choses contemporaines, comme les anciennes, ne se voient bien qu'avec un certain recul.

En résumé, on trouvera dans le *Larousse mensuel* :

- Le mouvement politique dans tous les pays ;*
- Les faits saillants en matière de commerce, d'industrie, d'agriculture, de travail, d'assistance et de prévoyance sociales ;*
- L'analyse et le commentaire pratique des lois nouvelles ;*
- Le compte rendu des pièces nouvelles, des ouvrages nouveaux et des œuvres d'art les plus importantes ;*
- Les découvertes et les inventions scientifiques ;*
- Les voyages et explorations ;*
- La biographie très complète de tous les hommes célèbres de chaque pays, soit lorsqu'un événement de leur vie appellera sur eux l'attention, soit à l'occasion de leur mort ;*
- Les renseignements pratiques les plus variés ;*
- Les locutions et les mots nouveaux ;*
- Une table annuelle très complète.*

* * *

Souvent déjà, nous avons constaté qu'il y a lieu d'être en garde contre les dépêches de la " Presse associée." Elles sont plus d'une fois tendancieuses ou fantaisistes. Récemment, certains journaux annonçaient gravement que " des rumeurs inquiétantes circulaient au sujet de la santé du Pape;" on avait fait parler ses médecins, entre autres le Dr Lapponi, malgré, disait-on, qu'il soit très difficile à interviewer... ? Evidemment, puisqu'il est mort, ce brave docteur, le 7 décembre dernier. On voit par là ce qu'il faut penser de la sureté de certaines informations. D'ailleurs, les journaux d'Europe, arrivés depuis, ont démenti ces racontars au sujet de la santé de S. S. Pie X.

* * *

On parle toujours de la nécessité d'instruire le peuple, et l'on a raison. Mais il restera quand même plus ou moins à la merci des chevaliers d'industrie. Et la presse, avec son système à haute pression — un mal nécessaire, paraît-il, je parle de la *haute* pression! — continuera à produire de ces chevaliers, dont la plume est surtout une industrie. Qu'importe, il faut travailler, dans la mesure du possible, à renseigner et à instruire les masses. Le plus nous convaincront nos compatriotes de l'importance de l'instruction, le mieux ce sera. Chez nous, c'est là surtout qu'est le point faible. Beaucoup de nos gens ont vécu honorablement et sont même parvenus à une certaine aisance, sans instruction; ils sont inclinés à penser que leurs enfants en pourront faire autant.

Mais les temps changent, les nécessités et les contingences aussi. Il nous appartient, à nous membres du clergé, de ce clergé qui a toujours tant fait au Canada pour la cause de l'instruction, de favoriser, en l'éclairant et en le dirigeant dans le sens chrétien, le mouvement qui s'affirme partout dans notre province en faveur de l'instruction populaire. Et, en première ligne, il faut convaincre le peuple, la masse, la population ouvrière et la population rurale, qu'on ne dépensera jamais trop pour avoir de bonnes écoles et de bons maîtres.

* * *

Mais l'instruction est une chose qui se fait à deux. S'il faut de bonnes écoles, de bons livres et de bons maîtres, il faut aussi de bons élèves. Or, dans nos temps enfiévrés de jouissance matérielle, c'est très difficile de mettre dans l'âme des enfants et des jeunes gens le goût du travail. C'est pourtant essentiel. Le meilleur maître ne fera jamais rien avec un paresseux. Je me trompe, il formera quelque "fruit sec," comme nous en connaissons plusieurs, qui clamera à tort et à travers contre "son collègue," contre le latin et le grec, contre les études et les méthodes, alors qu'il devrait s'en prendre à sa paresse et à lui-même s'il n'est qu'un cancre et un raté. Il faut du travail, encore du travail et toujours du travail!

À ce sujet, citons ici les paroles que M. le sénateur Dandurand prononçait à l'occasion de notre dernière fête nationale. Elles sont significatives autant qu'autorisées:

"Si nos jeunes gens, disait M. le sénateur, sortent des collèges sans avoir acquis le goût du travail et sans avoir pris la ferme détermination de poursuivre leurs études avec méthode et persévérance, ils ne vaudront pas chers comme actif national.

Je dis à mes jeunes compatriotes qui ont des craintes pour l'avenir, qu'ils sont maîtres de cet avenir, s'ils veulent seulement travailler. Pourquoi ne pas dire toute la vérité? Le péché capital de nos jeunes gens a été jusqu'ici un laisser-aller, une insouciance déplorable, une absence d'ambition qui les ont rapidement fait glisser sur la pente du *far niente*, disons le mot, de la paresse.

Ils ne semblent avoir de l'énergie que pour l'amusement."

Et plus loin, M. Dandurand ajoutait ce conseil très pratique:

"Je voudrais que nos jeunes gens, au moment de quitter le collège, prissent solennellement l'engagement de donner au moins trois soirs par semaine, durant leur cléricature, à la continuation de leurs études classiques.

Ils acquerraient ainsi le goût du travail, du travail sérieux et méthodique.

Leurs études développeraient chez eux plus sûrement l'esprit public, c'est-à-dire le sens de leur responsabilité civique, et leur caractère en sortirait mieux trempé pour les luttes de la vie."

* * *

Notre pays est si beau, et notre race a devant elle un si bel idéal! Quel dommage ce serait si nous ne voulions pas être des travailleurs.

Plusieurs journalistes anglais sont actuellement en voyage au Canada. Voici ce que l'un d'eux, M. Ernest Brain, du "London Times," disait dans une "interview" qui a été publiée à la date du 7 août:

" Il est difficile de résumer son impression sur un pays aussi vaste que le Canada. Depuis notre arrivée à Québec jusqu'au temps où nous avons mis le pied sur le sol de Vancouver, notre voyage a été aussi instructif qu'il a été agréable. Pour ma part, j'avoue franchement que le pays dépasse tout ce que j'en avais conçu, bien que je m'en étais pourtant formé une idée très grande avant de le voir de mes yeux. Je ne pense pas que personne, à moins qu'il n'ait vu le majestueux Saint-Laurent, l'antique et belle ville de Québec, le panorama splendide qui se déroule au pied du Mont-Royal, et le magnifique paysage que l'œil admire du haut de la tour du parlement d'Ottawa, ne puisse se faire une idée des beautés naturelles dont peuvent s'enorgueillir les provinces de l'est. Et ces plaines qui ne semblent avoir aucune limite dans l'ouest qui s'étendent depuis le Lac Supérieur, où s'élèvent les villes-sœurs de Port-Arthur et de Fort William et celle de Winnipeg, donnent une idée des ressources incalculables du nouveau Canada ouvert à la civilisation par le Pacifique Canadien, dont le travail et l'esprit d'entreprise a étonné l'univers entier."

* * *

Oui, notre pays est beau. Non seulement il est vaste et prospère, mais aussi quelques-uns de ses principaux centres prennent une importance qu'on signale au loin. Montréal, par exemple, progresse étonnamment. Une nouvelle paroisse vient d'y être créée — Saint-Arsène du Parc Amherst, dont le desservant est M. l'abbé Jérémie Décary, ancien vicaire de Sainte-Cunégonde — et l'édition récente du "Directory de Lovell," notre almanach des adresses, est pleine de renseignements significatifs. Nous détachons d'un journal quotidien la coupure que voici:

L'Almanach contient environ 119,000 noms, ce qui représente une population de 434,000 âmes pour la ville et la banlieue, soit, en donnant à la banlieue une population de 74,000 âmes, 360,000 habitants pour la ville proprement dite. La ville et la banlieue ont 944 rues, 501 logements, 166 magasins, 281 bureaux et 232 maisons ne sont pas habités. En certaines parties de la ville, au contraire, des rues entières n'ont pas un seul édifice libre. Dans 25 grands édifices à bureaux, il n'y a pas un seul bureau de libre.

Comme d'habitude, tous les noms sont dans le répertoire alphabétique, excepté ceux des habitants de Lachine, Longueuil, Saint-Lambert, Montréal-

Sud, la Ville Saint-Laurent et Saint-Pierre-aux-Liens (Blue Bonnets) qui sont à part et dont le nombre n'entre pas dans les chiffres cités plus haut.

Si nous comparons les chiffres donnés dans l'annuaire de 1907-1908 à ceux de 1906-1907, nous trouvons une augmentation générale de 7,000 noms. L'augmentation de la population est de 29,000 âmes.

* * *

Puisque nous en sommes à parler du progrès de notre grande ville, signalons une amélioration importante pour le peuple étudiant, dont nos jeunes compatriotes vont jouir dès l'automne prochain à l'Université Laval. Paris ne s'est pas fait d'un jour : chaque année, notre université montréalaise ajoute un progrès à ses progrès. Cette année, ce sera la "maison des étudiants;" un local destiné à recevoir nos jeunes amis aux heures des repos et même des études libres, comme, par exemple, celle de la préparation, à deux ou trois, des examens de termes. Au rez-de-chaussée et au sous-sol du magnifique édifice universitaire de la rue Saint-Denis, on est à aménager des salles de lecture, des salles de billard, d'autres pour la lutte, la gymnastique, l'escrime, une suite de discrets cabinets d'étude! Tout un groupe de professeurs, dont M. le Juge Lafontaine est le président, s'occupent de cette œuvre, et M. J.-Bte Lagacé, le délicat professeur, dont les conférences artistiques sont, chaque hiver, si goûtées, sera le Directeur-Gérant de cette "maison des étudiants." M. le Vice-Recteur Dauth encourage hautement cette fondation, qui sera sans doute un gage de sécurité pour la régularité de vie des Etudiants. C'est là qu'ils vont avoir beau jeu pour suivre le conseil de M. le sénateur Dandurand et se donner à l'étude "au moins trois soirs par semaine"....?

* * *

Au cours du mois de juillet a eu lieu à Trois-Rivières, sous la présidence de M. le chanoine Bélanger, curé de St-André Avelin, la douzième conférence des missionnaires agricoles. Si l'agriculture — cette grande nourricière des peuples — fait depuis quelques années des progrès sérieux dans notre province, si l'on parle d'assurer à nos fils de cultivateurs, qui s'y voudront destiner, des études préparatoires à la carrière de la vie des champs, et si, enfin, une affiliation officielle va rattacher bientôt l'école d'Oka à l'Université Laval, tout cela est dû en bonne partie au mouvement sur l'opinion que nos missionnaires agricoles et leurs amis les con-

férenciers agricoles ont réussi à déterminer. Ils n'ont pas été étrangers non plus — il faut leur en être reconnaissant — à l'idée des écoles ménagères, dont, tout récemment, on s'est brillamment occupé à Montréal. L'œuvre des missionnaires agricoles est multiple et complexe. Elle est difficile et délicate aussi. Mais, en somme, le rapport du secrétaire, M. l'abbé F. V. Charest (de Sherbrooke), prouve qu'on est dans la voie du progrès. Et c'est tant mieux pour l'avenir des Canadiens. Le laboureur savant et la bonne ménagère, voilà un couple sur lequel on peut compter. Or, au témoignage de M. le Secrétaire, ce sont les deux pensées qui doivent guider les missionnaires agricoles : "faire le laboureur futur savant et la jeune fille bonne ménagère."

* * *

Au sujet de toutes ces questions d'instruction et de progrès, il convient de noter ici au passage que l'Ecole Normale Laval, de Québec, se propose de célébrer les 25 et 26 septembre prochain, le cinquantième anniversaire de sa fondation.

Après celles de l'Ecole Normale Jacques Cartier, à Montréal, les fêtes de l'Ecole Normale Laval, à Québec, rappelleront au peuple Canadien ce qu'il doit à la magnifique légion de ses instituteurs. Nos instituteurs laïques chez nous, grâce à Dieu, sont des chrétiens. Nos institutrices, je parle de celles trop rares qui font de l'enseignement leur vie, sont des secondes mères. A côté de nos "frères" et de nos "sœurs," et au rang qui convient, ils et elles sont appelés à faire beaucoup de bien, comme du reste ils ou elles en ont déjà tant fait. Les fêtes de nos institutions scolaires, catholiques et françaises, doivent être chères à tout Canadien-français. On ne le répétera jamais trop : l'instruction, c'est, devant Dieu et devant les hommes, l'œuvre des œuvres.

* * *

On a célébré, le 16 juillet dernier, à la maison-mère des Sœurs des Saints Noms de Jésus et de Marie, à Hochelaga, une noce de diamant et six noces d'or dans une fête unique peu banale. Il s'agissait du soixantième de religion d'une ancienne supérieure-générale, la Révérende Mère Marie-Stanislas (née Duhamel — la sœur du regretté curé de Saint-Pie), et du cinquantième des sœurs Rose de Viterbe, François de Borgia, Marie du Saint-Esprit, Marie-Hilaire, Marie-Claire et Marie-Henriette.

Nos Seigneurs Bruchési, Emard, LaRocque et Racicot, Mgr Dugas, de Saint-Boniface, et plusieurs prêtres assistaient à cette joyeuse célébration des sept jubilés.

La messe fut dite par Mgr l'archevêque de Montréal qui adressa aussi une allocution, et, au cours de la réception d'honneur qui eut lieu ensuite, les évêques présents présentèrent, à la communauté si prospère autant qu'aux vénérées jubilaires, leurs félicitations et leurs vœux.

Dans son allocution, où il parla de la joie de la vie religieuse bien comprise, Mgr l'archevêque raconta une touchante anecdote. En 1868, lors du grand mouvement des zouaves, quelques élèves du Collège de Montréal partirent pour Rome: MM. Lamarche, Lachapelle... et Forget, les deux premiers aujourd'hui médecins bien connus, le troisième, mort prêtre au Manitoba. Monseigneur était alors un jeune élève de syntaxe. Les partants vinrent — en costume de zouaves — faire leurs adieux au Collège; il y eut adresse, discours, émotion et larmes. Au moment de partir et juste comme les cœurs battaient à tous bien fort, M. Forget, déjà sur le seuil de la porte, se retourna et jeta aux jeunes amis ce beau cri du cœur, que personne sans doute n'a pu oublier: *hilarem datorem, diligit Deus* — Dieu aime le donateur qui sait rester joyeux! Naturellement Monseigneur appliquait aux jubilaires ce mot de saint Paul, ainsi entendu du don de soi-même. Se donner pour toute une vie d'abnégation, de sacrifice et de dévouement, et savoir quand même, pendant cinquante et même soixante ans, garder son âme sereine et son cœur joyeux, cela, c'est certain, doit plaire au Bon Dieu: *hilarem enim datorem diligit Deus!*

* * *

Un autre jubilé, d'argent celui-là, a été célébré dans le cours du mois. C'est celui du sacerdoce de Mgr Langevin, archevêque de Saint-Boniface. Les fêtes ont eu lieu le 30 juillet. Comme l'on se propose, à l'occasion de l'inauguration de la nouvelle cathédrale, l'an prochain, d'organiser un concours très solennel, on a voulu cette année s'accorder surtout la joie d'une fête diocésaine. Le clergé de Saint-Boniface, réuni du reste pour la retraite annuelle, était là au grand complet. Mgr Pascal de Prince-Albert et Mgr Racicot de Montréal, Nos Seigneurs Dugas de Cohoes et Dugas de Saint-Boniface, occupaient des places d'honneur à la messe que célébra pontificalement le distingué jubilaire. C'est Mgr Racicot,

l'oncle maternel de Mgr Langevin, comme l'on sait, qui prêcha le sermon de circonstance. Sa Grandeur parla de la grandeur du sacerdoce et de la mission du prêtre dans la société: le mandataire de Dieu pour parler à l'homme, et le mandataire de l'homme pour parler à Dieu. Il y a vingt-cinq ans, quand le jeune Oblat, Adé-lard Langevin, monta au saint autel pour la première fois, c'est son oncle, M. l'abbé Racicot, qui l'assistait. Dans la cathédrale de Saint-Boniface, l'un et l'autre, aujourd'hui devenus évêques, ont dû revivre plus d'une émotion!

* * *

A Montréal, la nouvelle et très belle église de Sainte-Cunégonde a été livrée au culte, et d'abord solennellement bénie le dimanche, 11 août, par Sa Grandeur Mgr Bruchési. Le nouveau temple, que l'on croirait une chapelle très vaste, destinée à quelque palais de roi, est vraiment très brillant. La nef, sans colonne, est grandiose. Si le sanctuaire n'était pas là, avec ses autels et son beau tableau de la sainte patronne, on n'imaginerait pas être dans une église, de prime abord. Et pourtant, c'est bien l'élan ou l'envolée d'une voûte qui porte l'œil jusqu'en haut, c'est bien une église ou une chapelle très vaste, mais nous ne sommes pas habitués à ce genre si brillant. Allez voir la chapelle du Grand Séminaire, du même architecte, M. Marchand, et vous jugerez comment l'on peut faire grand et beau dans des genres bien différents.

* * *

Deux jolies célébrations religieuses, auxquelles j'aurais voulu consacrer plus que quelques lignes, ont eu lieu en juillet, à Saint-Germain de Grantham, au diocèse de Nicolet, et à Saint-Mathieu de Central Falls, dans le Rhode-Island.

A Saint-Germain, le 16 juillet, au milieu d'un grand concours du clergé et des fidèles, M. le curé Milot faisait bénir par Mgr Bruneault une église, un couvent, un orgue et quatre cloches.

A Central Falls, le 28 juillet, M. le curé Laliberté, un ancien de Montréal, faisait bénir par Mgr Harkins la pierre angulaire de sa future église de Saint-Mathieu.

Et voilà comment, aux Etats-Unis comme au Canada, nos prêtres continuent d'édifier et de construire pour la gloire de Dieu. Comme elles sont justes et fortes les pensées que le prédicateur de

la cérémonie de Central Falls, le Rév. Père Lamarche, des Dominicains de Fall River, a développées dans sa vibrante allocution sur le groupement paroissial, ses effets, sa puissance pour le bien au point de vue de la race et au point de vue de la foi!

Je regrette de ne pouvoir que signaler ce beau discours.

* * *

Nos défunts, ce mois-ci, ne sont pas très nombreux; mais il y en a toujours. La mort, disait quelqu'un, c'est ce qu'il y a de plus sûr dans la vie, on y arrive toujours, un peu plus tôt, un peu plus tard, et je ne sais rien de plus attristant que de relire une liste du clergé, vieille de dix ans! Sont donc partis pour un monde meilleur :

M. l'abbé J. M. Hildège Dupuis, ancien chapelain, décédé à Saint-Jacques (Montcalm), le 20 juillet, à l'âge de 70 ans;

M. l'abbé Azarie Provost, ancien vicaire, décédé à la maison provinciale des Sœurs de la Providence (Longue-Pointe), le 3 août, à l'âge de 56 ans;

Le Rév. Père Jules Barreth, des Pères du Saint-Sacrement, décédé à l'Hôtel-Dieu, le 24 juillet, à l'âge de 36 ans;

Aussi, le frère Césaire (né Viau), des moines d'Oka, décédé accidentellement à Oka, le 18 juillet, à l'âge de 57 ans.

Pour les uns et les autres, ayons devant Dieu une pensée. *Memento, Domine.....*

L'abbé Elie J. Auclair

La collection des "Portraits Historiques"

Grâce à Dieu, nous sommes fiers de nos grands hommes, et c'est à bon droit. Les fondateurs de notre nationalité, et ceux de l'époque héroïque et ceux qui sont venus plus tard, méritent qu'on sache leur histoire et qu'on connaisse leurs traits. Nos grands guerriers, nos hommes d'Etat, nos évêques, nos fondateurs de collèges et nos fondatrices de communautés ne seront jamais trop connus des générations qui arrivent à la vie. Comme l'écrivait naguère le regretté M. Royal: "populariser les traits et les noms de ceux qui depuis trois siècles ont porté haut et ferme le drapeau de la croix, la blanche bannière fleurdelisée ou le pavillon anglais, c'est une œuvre profondément salutaire; c'est apprendre à tous, aux pauvres comme aux riches, et aux jeunes comme aux vieux, l'histoire du pays....."

C'est donc pour répondre en somme à une pensée patriotique que la maison Cadieux et Derome avait jadis entrepris et continue ou reprend cette année la publication de la si intéressante "galerie de portraits historiques" que tous connaissent ou devraient connaître.

Il y a déjà cent portraits qui sont parus, et ils ne laissent rien à désirer sous le rapport du fini de l'exécution. C'est une œuvre d'art populaire, sans doute; mais c'est une œuvre d'art qu'on veut parfaire. Nous attirons spécialement l'attention de nos lecteurs sur cette importante publication.

Dans toutes les maisons, où l'on aime à présenter aux visiteurs des albums à parcourir... on devrait avoir l'album de la galerie historique de chez Cadieux et Derome; avec celui des portraits de famille, il a sa place marquée sur l'étagère de tous nos salons; et, dans toutes nos écoles, les murs devraient être ornés de ces beaux portraits.

Quelle excellente leçon de choses le gouvernement ou les commissions scolaires donneraient à notre jeunesse scolaire, en lui fournissant l'occasion de jouir et de profiter, pour sa formation, des portraits de la galerie historique! C'est une idée que nous soumettons respectueusement à qui de droit.

" Vos portraits sont très bien exécutés — écrivait aux éditeurs Sa Grandeur Mgr Bruchési — et j'espère que le public accordera à cette entreprise l'encouragement qu'elle mérite."

“ Le choix judicieux des sujets — écrivait à son tour Mgr Emard — le fini et la ressemblance si parfaite des portraits rendent cette collection très précieuse à quiconque porte quelque intérêt à l'histoire de notre pays. Toutes nos maisons d'éducation et tous les membres du clergé voudront la posséder.”

“ Pourquoi ces portraits d'une valeur incontestable — écrivait enfin, et fort justement, Mgr La Rocque — ne prendraient-ils pas au foyer domestique, dans le salon, le boudoir ou la salle à manger, des places aujourd'hui trop souvent occupées par des gravures insignifiantes sinon ridicules, par des images d'un goût douteux et d'une orthodoxie suspecte? Et puis dans toutes nos maisons d'éducation, la série complète des portraits de ces personnages qui se sont illustrés de quelque façon en ce pays, ne formerait-elle pas une décoration murale à la fois attrayante et utile? Ce serait au foyer domestique, à l'école, au pensionnat, l'histoire de la patrie canadienne apprise par les yeux.”

On ne saurait mieux dire !

L'abbé Elis. J. Auclair

(Voir aux pages d'annonces pour les noms et le prix de ces portraits historiques.)



L'au delà ou la vie future d'après la science et la foi

(Voir PROPAGATEUR de Juillet, page 202).

L'AU DELA ET LE PLAN DIVIN

Toute la philosophie est régie par l'idée de but. La finalité est la loi dominante du monde ; car suivant la profonde remarque d'Aristote, rien ne s'y fait en vain, et une chose sans but est impossible, car elle serait sans raison.

C'est que, dit Bossuet, " le rapport de l'ordre et de la raison est extrême." Dieu, raison souveraine et parfaite, gouverne le monde avec une impeccable sagesse. Artiste habile, il adapte les moyens au but, et organise chaque être en vue de sa destination. Il y a une proportion parfaite, j'allais dire une équation, entre les actes et leur principe, entre les fonctions et la fin, entre la nature et la destinée de tous les êtres, de sorte que l'un de ces termes étant connu, la raison peut aller avec assurance à la découverte de l'autre.

Tel est l'ordre du monde dont Pythagore et les anciens avaient saisi la vague harmonie et que le génie de S. Thomas devait mettre dans un si puissant relief.

De même, en effet, que la connaissance des propriétés des corps en révèle au savant la nature et la destinée; ainsi l'étude des facultés et des aspirations de l'être humain doit nous éclairer sur son avenir. Est-il possible que Dieu ait façonné sur le même modèle un être appelé à l'immortalité et un être condamné à traîner en ce monde, sans espoir de survie, une existence éphémère et caduque ?

* * *

Par un privilège de sa nature, l'âme, avons-nous dit, survit au corps. Ce sont même deux substances si disparates, qu'il y a plus lieu d'être surpris de leur union que de leurs destinées si différentes.

Or, dit S. Thomas, Dieu respecte la condition naturelle de chaque être. Si l'homme est grand quand il fait ce serment : ce qui est dit, ce qui est écrit est écrit, comprendrait-on que Dieu se démentît une seule fois et retirât traîtreusement la parole donnée ?

Mais que sont les êtres créés et en particulier l'âme humaine ? Ce sont les idées divines projetées au dehors, ce sont comme des expressions imparfaites, mais réelles cependant du Verbe de Dieu ou de sa parole, *vox Dei in rebus revelata*, suivant le mot de Bacon.

Si donc Dieu a donné à l'âme une nature spirituelle et une constitution immortelle, il n'abrogera pas cette disposition providentielle. Il se doit à lui-même de ne pas se contredire, et l'âme subsistera toujours, comme dit S. Thomas, " PAR L'IMMOBILITÉ DE LA VOLONTÉ DIVINE." *

Et lors même que de sa nature, l'âme ne serait pas immortelle, on ne saurait en conclure qu'elle doit finir un jour. Car, " Dieu a créé les choses pour qu'elles fussent " ; Dieu, être par excellence et principe de tout être, ne détruit rien de ce qu'il a fait ; ses dons, dit l'Écriture, sont sans repentance, et il n'est pas le Dieu des morts, mais des vivants.

Ce fécond et lumineux principe de S. Thomas était une intuition de génie ; Lavoisier l'a démontré expérimentalement et ainsi formulé : dans la nature, rien ne se crée, rien ne se perd, tout se transforme. Chaque parcelle de matière subit des métamorphoses indéfinies, mais aucune ne disparaît. Le corps humain, par exemple, quand il cesse de vivre n'est pas anéanti, comme on croit vulgairement ; sous l'action des forces chimiques, il subit la loi de l'échange, ou comme disait Bossuet, du commerce de la matière ; mais pas un seul de ses atomes n'est anéanti.

Ainsi donc, Dieu, auteur de cette loi du monde physique, respecte ces infiniment petits et leur conserve l'existence. Et pourtant ils n'ont pas de fin qui leur soit propre et ils n'existent qu'en vue de l'ensemble dont ils font partie. Et l'âme qui, suivant le mot Kant est "*une fin en soi*," qui a plus de réalité que tout le monde matériel, on voudrait que Dieu la replongeât à jamais dans le néant !

Sans doute l'âme n'existe pas nécessairement ; c'est très librement que Dieu l'a créée et il pourrait la détruire, comme elle n'a en elle-même, à aucun moment de la durée, sa raison d'être, il lui suffirait pour cela de suspendre son action conservatrice qui n'est qu'une création prolongée.

Pendant cette annihilation n'exige rien moins qu'une intervention de la toute-puissance divine : anéantir et créer, faire de rien et réduire à rien sont deux actes équivalents et proportionnés à la seule puissance capable de franchir la distance incommensurable qui sépare l'être du non-être.

Et de fait, dit la science, rien n'est anéanti dans la nature ; tous ses éléments persistent et se transforment ; toutes les forces cosmiques conjurées pulvérisent la matière sans la détruire : comment pourraient-elles anéantir l'âme ?

Puis-je le faire moi-même ? Non ; je ne lui ai pas donné l'être, je ne puis le lui ôter ; Dieu seul le lui conserve, seul il pourrait le lui enlever, si cet acte de sa puissance n'était en opposition avec ses autres attributs.

Il convient donc à l'âme, conclut le Docteur angélique, d'être immortelle, comme au nombre d'être pair ou impair.

* * *

Examinons maintenant, en face de la sagesse divine ; non plus l'essence immatérielle de l'âme, mais sa nature morale et ses aspirations intimes.

Toute vie créée; n'ayant pas en elle-même la source de son être, a besoin de s'entretenir par l'absorption d'un élément étranger.

Mais la loi d'assimilation qui préside à la nutrition exige évidemment que la nourriture réponde aux besoins et s'accommode à la nature de la vie qu'elle doit renouveler. Il doit y avoir, et il y a de fait, comme il est facile de s'en convaincre, une sorte d'homogénéité entre la substance vivante et le principe nourricier qui l'alimente.

Or c'est la vérité qui est l'aliment de l'âme, la vie de l'intelligence, et suivant la forte expression de Malebranche, "la viande des esprits," et non seulement la science du monde physique et des choses matérielles, mais les principes nécessaires, immuables, éternels.

Et, chose étrange, bien que notre esprit soit très borné, rien ne saurait satisfaire son besoin de savoir il a soif de la vérité absolue ; en vain il parcourt le domaine des êtres créés ; quand même il aurait exploré l'immense océan de la vérité qui s'étendait devant le puissant regard de Newton expirant, sa curiosité ne serait pas encore satisfaite, parce qu'il porte en lui un idéal dont le terme n'est que dans l'infini.

Le désir est proportionné à la connaissance et marche du même pas. Écoutons-nous vivre ; en vain notre cœur essaie de tout. Nos plus impérieux désirs sont inassouvis. Aussitôt que notre pensée a fait le tour des biens finis, notre cœur sent en eux un vide que rien ne peut combler : science, fortune, honneur, satisfactions de toutes sortes y tombent comme dans un abîme sans fond qui s'élargit sans cesse.

Ce n'est pas tout ; l'animal emprisonné dans la sphère étroite de la sensation, n'a pas de désir qui dépasse le coin de l'espace qu'il occupe et l'instant de la durée qui mesure sa vie. L'homme au contraire déborde par la pensée le temps et l'espace ; aussi il délire naturellement être toujours (1). Il y a en nous une irrésistible aspiration vers l'immortalité, un instinct passionné de survie, une ambition illimitée de vivre toujours.

(1) *Somme théologique*. 1. p. 75, a. 6. *Contra Gentes*, liv. II, ch. 55.

Ainsi toutes nos aspirations montent vers l'infini ; de même que les corps tendent vers le centre de la terre, l'âme gravite vers l'absolu et y cherche le lieu de son éternel repos. Elle en descend, elle y retourne ; car la perfection des choses, dit S. Thomas, est de revenir à leur principe : c'est le flux et le reflux de la création.

* * *

Etrange raison, dira-t-on peut-être ; vous croyez à la vie future uniquement parce que vous la désirez. — Oui ; mais il y a loin d'un vœu individuel et privé à une inclination naturelle et spontanée du cœur humain.

Ce désir n'est pas notre œuvre ni un produit fictif de notre imagination ; ce n'est pas nous qui nous nous le sommes donné, et il n'est pas en notre pouvoir de nous en défaire : il jaillit du fond même de notre être et s'identifie avec lui.

Ce n'est pas davantage un fait personnel, résultant de circonstances fortuites, mais un fait primitif, humain, universel qui ne peut s'expliquer que par une loi générale de la nature. Et cette loi, ayant Dieu lui-même pour auteur, ne saurait nous induire en erreur.

Eh quoi ! Dieu ne trompe pas l'instinct d'un insecte, et il ferait mentir celui qu'il a gravé de sa main dans notre âme !

Il n'a établi en vain aucune des lois de la nature et il violerait celle qu'il a imposée à l'homme son chef-d'œuvre !

Il fait tout "avec nombre, poids et mesure," il conduit avec une infaillible sagesse les êtres à leur fin ; et nous, il nous pousse aujourd'hui par un mouvement irrésistible vers le bonheur, la vérité, la vie, l'idéal ; et après nous avoir donné de tout cela un avant-goût qui ne nous a laissé que des déceptions, il nous attend demain pour nous replonger dans le néant !

Non, cela n'est pas, à moins que l'on ne veuille admettre avec Hegel que la contradiction est la loi des êtres aussi bien que de la pensée.

QUE CE QUI EST CAPABLE DE DIEU, s'écrie Bossuet, SOIT IMMORTEL COMME LUI (1) !

Après le matérialisme du XVIIIe siècle, quelques esprits fatigués de doutes et de négations, s'attachèrent à un spiritualisme vague et imprécis. Ils se laissèrent séduire par une vieille erreur qui avait pris naissance en Egypte et en Chaldée et que Pythagore et Origène avaient jadis rendue célèbre.

C'est la *métempsychose* dont les principaux adeptes en ce siècle sont Fourier, fondateur de l'école phalanstérienne, et Jean Reynaud (2) ; quelques autres y ont ajouté plus récemment les rêveries du spiritisme.

Quand d'après eux la vie humaine touche à son terme et que les organes sont épuisés, l'âme passe dans un autre corps et recommence une nouvelle existence.

Si elle a fait le bien pendant la première épreuve, elle est unie à un corps plus parfait, et l'éternité sera remplie par une série indéfinie d'épreuves de ce genre.

La seule différence notable entre la métempsychose ancienne et la moderne est que celle-ci a écarté l'hypothèse grossière d'après laquelle les âmes humaines passeraient dans des corps d'animaux.

Cette théorie, affirment ses partisans, apporte la solution la plus satisfaisante à deux problèmes fort complexes, les inégalités physiques et morales que nous constatons en ce monde, les peines et les récompenses de l'autre (3).

Mais malgré cette grave prétention et les perspectives fantastiques de cette chevauchée d'étoile en étoile, la métempsychose n'est qu'une hypothèse sans fondement.

(1) Sermon pour la *Toussaint*.

(2) Jean Reynaud : *Terre et Ciel*.

(3) Louis Figuier : *Le lendemain de la mort*.

Pezzani : *La pluralité des existences de l'âme*.

Ces réincarnations successives sont en opposition avec la raison ; car l'épreuve, dans sa notion élémentaire et philosophique, est une préparation à un état permanent et immuable ; comment concevoir des épreuves qui n'ont ni conclusion ni fin et un voyage chimérique vers un but qui n'existe pas ?

Ensuite est-il vrai, est-il possible que tous les déshérités de ce monde soient des coupables ? Non, car ils n'ont nullement conscience des fautes qu'ils auraient commises dans une vie précédente ; or un châtement qui n'est pas lié au souvenir de la faute commise est une barbarie et un non-sens ; seul le coupable doit être puni, et encore faut-il qu'il le comprenne et qu'il se sente coupable. La vie est pour les malheureux comme pour les autres, non pas un châtement, mais une épreuve, un peu plus dure peut-être, qui recevra sa récompense dans l'éternité.

Est-il besoin de montrer combien cette théorie est dangereuse et immorale ? Si les épreuves dont on nous menace ne doivent pas finir, c'en est fait de toute sanction ; la créature est maîtresse absolue de son sort, car elle peut reculer indéfiniment son repentir, de sorte que l'homme est livré sans remède à la corruption et la justice de Dieu mise éternellement en échec par l'audacieuse révolte du coupable impénitent !

* * *

Le matérialiste Büchner a dit cette sévère parole : " Nos philosophes modernes aiment à nous réchauffer de vieux légumes en leur donnant des noms nouveaux, pour les servir comme les dernières inventions de la cuisine philosophique. "

Rien de plus juste : c'est ainsi que la vieille théorie du *nirvâna* indien a été renouvelée par l'école panthéiste moderne. Elle proclame l'extinction de la personnalité et son absorption dans l'âme universelle ou en je ne sais quel Dieu que file " l'araignée humaine. " Hegel et Taine, Aug. Comte et Renan s'accordent ainsi à nier l'immortalité du moi individuel ou de chaque âme humaine pour admettre une sorte d'existence éternelle à titre d'idée pure.

Ce qui est immortel pour eux, c'est l'idée de l'individu mort dans l'humanité qui persiste et survit.

En un mot, c'est le nirvâna des Indiens, le sommeil de l'anéantissement final.

Plaisante idée, en vérité, que de nous présenter ce sommeil profond et sans fin comme une vie nouvelle l'anéantissement du cœur et de la pensée comme une béatitude, et la fin du moi comme l'immortalité à laquelle nous aspirons !

A quoi servirait, à supposer qu'elle fût encore sauvegardée, la seule identité d'une substance inerte et sans vie ? Oter à l'âme la conscience de cette identité, c'est ruiner entièrement son activité : la reconnaissance de l'identité n'est-elle pas le premier degré de la connaissance ?

La justice demande et la raison proclame la personnalité immortelle de l'âme, la survivance du moi et de la conscience individuelle dans la récompense ou dans la peine.

L'homme doit se retrouver le même au delà de la tombe, sans que la chaîne de son identité soit rompue par l'extinction de la conscience et le silence de la mémoire.

L'harmonie du plan divin l'exige : il faut à notre âme une vie future et immortelle.

L'abbé LAXENAIRE.



son ;
une
voir
ique

le ce
con-
récé-
faute
doit
sente
utres,
peut-

reuse
nt pas
tresse
entir,
i et la
cieuse

os phi-
mes en
es der-

nirvâna
lle pro-
s l'âme
née hu-
nt ainsi
umaine
ée pure.

LE DENIER DE LA VEUVE

I

Le chant des psaumes du soir s'éteignait dans l'*Alleluia* final. Sur l'autel des holocaustes, — l'autel formidable de quatorze mètres de côté, — le feu du sacrifice achevait de se consumer. Le sang des deux agneaux qu'Israël offrait soir et matin à Jéhovah, après avoir ruisselé sur l'autel, s'écoulait maintenant par les canaux, goutte à goutte. Au midi, sur des charbons ardents, la main du prêtre jetait encore, selon les rites, tous les aromes de l'Orient condensés dans cet encens unique, mêlé d'essence de nard, d'essence de roses, de cinnamome et d'ambre, les parfums réservés de l'autel.

Lentement, la foule s'écoulait, descendant les terrasses successives de ce temple à ciel ouvert où des milliers d'hommes se mouvaient à l'aise. Ils allaient de la cour d'Israël à la cour des femmes et enfin au parvis des Gentils, dont aucun païen ne pouvait franchir les portes sans mourir; comme si Jéhovah, l'inaccessible, n'entendait que de loin, du plus loin possible, toute supplication ou toute louange qui ne sortait pas des lèvres du peuple élu! En groupes pressés, les fidèles longeaient les treize trones en forme de trompette, le *Sépharoth*, où l'argent et l'or tombaient avec un bruit clair. Chacun suivant sa générosité ou suivant sa richesse y mettait son offrande; les Juifs magnifiques jetaient avec ostentation les coins précieux à l'effigie de César. Et cela aussi ajoutait à l'éclat des fêtes: ces dons de riches étaient en harmonie avec la splendeur des marbres, l'éclat des ors, les mosaïques rares, tout le luxe qui se précisait, s'affinait encore, à mesure que l'on approchait de Jéhovah, pour resplendir en lames massives incrustées de bijoux, en voiles de byssus et de pourpre au seuil du Saint des Saints.

Au sein du temple splendide, Jésus poursuivant sa lutte sans trêve, contre l'hypoërisie dénonçait au peuple qui l'écoutait les pharisiens et les scribes.

“Gardez-vous d'eux qui aiment les salutations dans les places

publ
place
prête
de la
lassé
de la
passa
les fi
qu'au
tourn
les pl

Ils
et les
la têt
les fa
deries
tait à
pour
plaisi
muel
Kaïpl
temps

Et
n'entr
des ca
ces ye
pour c

Sou
comme
brume
et con
était p
plus d
qu'elle
l'isolen
nature

Elle
ment e
centim
jetée d

publiques, les premiers sièges dans les synagogues, les premières places dans les festins et qui dévorent les maisons des veuves sous prétexte de longues prières!" Jésus disait ces paroles sans souci de la haine des scribes qui l'entouraient. Et maintenant, comme lassé de la lutte sans trêve, Il s'assit auprès du trésor, à l'ombre de la " Belle Porte " aux battants d'airain, regardant ceux qui passaient et ceux qui donnaient. Son regard pensif se posait sur les fronts orgueilleux, scrutant les calculs étroits, descendant jusqu'aux cœurs que le formalisme avait desséchés et qui faisaient tourner à leur condamnation, à force de malice, les prescriptions les plus saintes de la loi.

Ils passaient un à un, devant l'insondable regard, les hypocrites et les impitoyables, dont Il parlait tout à l'heure, ceux qui allaient la tête haute, liant sur leurs épaules tremblantes de leurs frères les fardeaux trop lourds; ils passaient, les efféminés, vêtus de broderies épaisses, se hâtant vers les festins scandaleux où l'on mettait à contribution les provinces lointaines, les fleuves et les mers pour trouver des stimulants nouveaux à une soif inassouvie de plaisir; ils passaient, et, maintenant aussi, tous ses prêtres, Samuel et Elzéar, les Kantheros et les Phabi, Hanan et Kaïphe, — Kaïphe le grand prêtre, que le Fils de l'homme regarda longtemps, plus longtemps que les autres...

Et le regard du Christ n'était ni méprisant ni dédaigneux; elle n'entraîna pas dans cette âme de lumière, l'ironie, " cette fumée des cœurs étroits " ... Mais une angoisse sans nom montait dans ces yeux pensifs, un voile d'agonie passait sur ce visage: c'était pour ceux-là que, dans trois jours, Il allait mourir...

Soudain une douceur souveraine éclaira le regard du Maître, comme un rayon de lumière perce les nuages lourds un jour de brumes. Une femme s'avancait, enveloppée de ses voiles, timide, et comme honteuse de se trouver au milieu de ces riches, car elle était pauvre; elle avait l'attitude effacée de ceux qui ne se sentent plus défendus par rien, ni uniquement aimés par personne parce qu'elle était veuve. Et ces deux grandes misères, la pauvreté et l'isolement du cœur, elle les portait simplement, comme s'il était naturel qu'il en fut ainsi puisque le Seigneur l'avait voulu.

Elle étendit la main vers le tronc le plus proche d'elle; humblement elle y déposa son offrande: deux perutahs, à peine quelques centimes... En même temps que son obole une poignée d'or était jetée de loin par Samuel ben Phabi. Une rougeur fugitive passa

sur le visage de la veuve. Intérieurement, elle dit au Seigneur : " Pardonnez-moi, je n'ai que cela . . . "

Et elle ne vit pas Celui dont le regard ne se détachait pas d'elle. Elle ne l'entendit pas dire à ses disciples, en la désignant d'un geste d'admiration : " Celle-là a mis plus que tous les autres ; elle a donné de son indignence tout ce qu'elle avait. " Elle ne sentit pas la bénédiction qui la sacrait à travers la foule des savants et des anges, elle, la veuve, ignorante et pauvre.

Pourquoi ne dit-il rien ? . . . Il était si facile qu'il parlât ! Pourquoi la laissa-t-il poursuivre son chemin sans lui rendre, par un mot, l'âme plus légère ? Et pourquoi, enfin, Lui, le maître des secrets éternels, ne voulut-il point violer le mystère de ce don ?

Mais ce silence même assurait la récompense magnifique. Et qui sait si les heures de bénédiction suprême ne sont pas celles où un sacrifice héroïque laisse l'âme aussi lourde et aussi désolée.

II

C'était bien un acte héroïque. Elle avait donné tout ce qu'elle avait. Elle revenait, se hâtant vers sa pauvre demeure, loin des quartiers de marbre des riches, loin de la ville nouvelle des thermes et des jeux et de ce jardin des roses qui faisait passer en toute saison sur Jérusalem la belle un souffle de printemps. Dans les terrains vagues que la nouvelle enceinte de murs enfermait, un peu à l'écart, s'élevait la petite maison à un seul étage, une pièce unique en haut et en bas. La veuve y entra hâtivement ; elle allait retrouver non pour consoler, hélas ! mais pour accroître la désolation de sa solitude, Rachel, sa fille unique, aveugle à la suite d'une de ces maladies si fréquentes sous le soleil d'Orient. La mère et la fille vivaient seules avec de temps en temps, les soirs, un orphelin, que la veuve avait recueilli.

C'était le fils de sa sœur ; il gardait un troupeau à quelque distance. Il apprenait à la jeune fille à tresser des corbeilles ; et rien ne décourageait la patience du petit père, guidant, sans se lasser, les doigts de l'aveugle . . . D'ailleurs, la misère était si grande que le travail de la mère et des enfants parvenait à peine à gagner le pain de chaque jour.

Ils étaient résignés ; mais de loin en loin, en grandissant, Rachel subit des accès de désolation brusque, un appel désespéré à la joie,

à la vie, à la vie des autres dont cette nuit éternelle la cloîtrait. Et ce soir-là, ce soir parfumé de Nisan, c'était sur une de ces angoisses de son enfant que Sarah la veuve était montée au temple; et pour obtenir un peu de force, pour se rendre, par un sacrifice, le Seigneur pitoyable, elle lui avait offert de son indigence " tout ce qu'elle avait."

La route était longue, du temple à sa demeure; Joël le pâtre était arrivé un peu avant elle; il parlait avec véhémence à Rachel qui, maintenant, ne pleurait plus:

— Je t'apporte des figes sauvages et du lait, disait-il; et tiens, dans tes bras, voilà toutes les fleurs que j'ai cueillies, celles dont tu préfères les parfums... Pourquoi pleurais-tu? Tu es restée seule trop longtemps peut-être? Mais bientôt nous ne nous quitterons plus. Je t'épouserai quand je serai assez grand pour te faire vivre. Je te prendrai aux champs avec moi; en gardant les brebis tu me raconteras de belles histoires, et nous serons si heureux!

— Que ferais-tu d'une femme aveugle, Joël? interrompit la voix triste. Tu es si bon, tu ne te plaindrais jamais... Mais moi je souffrirais de penser à ta peine. Je ne pourrais rien faire, ni t'aider à rien. On rirait de toi... Tu te souviens de ce rire des enfants, l'autre jour, quand nous passions, quand j'ai bronché contre la pierre?

— Ils ne riaient pas de toi, dit Joël avec emportement; je me serais jeté sur eux.

— C'était de moi, poursuivit l'aveugle, et j'ai pu le supporter parce que ce n'était que de moi seule. Mais si j'étais ta femme, cela m'irait jusqu'au cœur, je n'oserais plus sortir avec toi. Je songerais: Qu'est-ce qu'il pense quand ils se moquent? Il rougit de moi peut-être!... Je serais encore plus malheureuse que maintenant. Tu ne te rends pas compte, quand on ne voit pas, à quelle profondeur vont les choses. Rien ne distrait des pensées qu'on a... Et toi-même, tu souffrirais; je te ferais souffrir sans le vouloir; parce que tous les jours, je te demanderais si tu ne regrettes rien.

— Tu ne me le demanderais plus quand tu me connaîtrais bien, Rachel. C'est parce que je ne sais pas te parler que tu dis ces mots durs. Je suis gauche, lourd, sans esprit. Mais tu ne sais pas... il y a toujours en moi quelque chose qui chante. Tu me mets de la lumière dans l'âme. Quand je veux être heureux là-

bas, dans les longues nuits aux champs, ou dans les longs jours, je ne regarde ni les étoiles, ni le ciel, ni les grandes herbes qui se courbent sous le vent, ni mes brebis, ni rien. Je ferme les yeux, et en dedans je te regarde. Je te vois marcher et sourire; je vois le geste que tu as quand tu te serres dans ton voile; et ta façon de pencher la tête quand tu m'écoutes... et cela m'est une fête! Quelquefois je deviens mauvais. Je pense que tu en aurais aimé d'autres, belle comme tu l'es, si tu m'avais vu laid, misérable; et je suis heureux qu'on ne t'ait pas guérie pour que tu ne me dédaignes pas...

Humblement il répéta: "Je suis mauvais."

Mais elle, à tâtons, chercha la main brune du pâtre et la garda dans les siennes.

Sarah entrait; elle sourit aux enfants et embrassa Rachel. Joël continuait à parler, sans sortir de son rêve, comme font les timides, lorsqu'une fois ils osent verser leur âme, en eau profonde qui s'épanche.

— Je voudrais être bon, pourtant. Je le voudrais surtout depuis quelques jours. Tout près de l'endroit où je garde mon troupeau, aux environs de Béthanie, un homme vient s'asseoir souvent avec quelques autres autour de Lui. Ce doit être un prophète, je pense; Il dit des paroles si belles! Il ne se doute pas que je l'entends, je suis caché dans le fossé par les hautes herbes. Je reste là des heures et des heures, quand Il y est, et longtemps après qu'Il est parti...

Souvent Il parle de pauvres comme nous, en disant qu'Il les aime, et qu'un jour Il les rendra bienheureux... Il dit que nous sommes pour Lui comme des brebis, qu'Il nous appelle, qu'Il nous connaît, que nous le connaissons...

Jamais je n'ai osé me montrer, tu comprends; je ne sais même pas lire... Mais si tu venais demain? Je suis sûr qu'après tu ne pleurerai plus. Je ne sais: seulement, à entendre sa voix, on dirait que plus rien n'est lourd. Je ne souffre plus que nous manquions quelquefois de pain — et toi, je crois que tu ne souffrirais plus de ne pas voir.

— Tu nous conduiras; nous irons, n'est-ce pas, mère? dit Rachel qui semblait suspendue aux lèvres de l'enfant. Je ne lui parlerai pas non plus. Tu dois avoir mal compris, quand tu crois qu'Il nous aime: les maîtres n'aiment pas les pauvres. Mais Il ne nous chassera pas, puisqu'Il ne nous verra pas; et s'Il a des mots pour ceux qui souffrent...

— Il a des mots pour tout, reprit Joël avec assurance. Et puis il n'y a qu'à dire: "Seigneur, faites cela!" et Il le fait. Ce matin même, à propos d'un arbre desséché je crois, ceux qui l'entouraient le questionnaient... Je n'ai pas bien saisi: cela devait se rapporter à des choses anciennes. Il leur a répondu qu'avec un peu de foi ils obtiendraient tout; qu'ils n'avaient qu'à demander et que Lui leur donnerait.

— Oh! murmura Rachel, Il aurait cette puissance? Il pourrait tout! Et si j'y allais alors? Et si je lui demandais...

Elle n'osa terminer, tremblant elle-même de l'audace de sa pensée... Mais Joël comprit sans qu'elle achevât, et tout de suite, redoutant la déception possible:

— Il ne parlait pas de guérir, observa-t-il tristement.

— Qu'importe, puisqu'Il a dit *tout*? reprit-elle.

— Laissons cela, dit la mère avec inquiétude. Tu sais que Joël vit toujours à moitié dans un rêve; il n'aura pas compris; il dit des choses insensées. Qui oserait parler ainsi? Nos prophètes eux-mêmes n'auraient pas eu cette audace. Un homme a-t-il la puissance de Jéhovah?

Elle fit un signe mécontent au père, qui baissa la tête se sentant en faute... Elle parla longtemps; elle raconta sa visite au temple... Rachel ne l'écoutait plus... Quand on a ouvert la cage, comment retenir l'oiseau? L'aveugle répétait: "Nous irons, nous irons, mère!" Avec impatience, avec angoisse, il fallut promettre qu'on réfléchirait, et à la fin qu'on irait... La soirée passa rapide, malgré la misère, malgré le pain dur du repas. Quelque chose d'ailé planait dans la demeure; il y avait un sourire sur les visages, un souffle plus libre soulevait les poitrines, et chacun écoutait en soi-même la marche silencieuse de l'espérance...

III

A l'aube, les deux enfants et la mère étaient sur le chemin de Béthanie. La fraîcheur des premières heures pénétrait en eux, calmait la fièvre de l'attente, des espoirs à peine formulés, mais angoissants comme une brûlure. Après avoir gravi les pentes du jardin des Oliviers, ils redescendirent dans la vallée où l'ombre bleuâtre, l'ombre déjà transparente, s'éclairait d'une douceur d'aurore. Des teintes merveilleuses d'un vert très doux pâlisseraient à

l'horison et, d'instant en instant, blanchissaient, se doraient d'un reflet à peine visible. Et brusquement dans ce ciel d'Orient la lumière vierge du matin éclata splendide, avec les chants d'oiseaux, les frissons légers des grandes palmes. Rachel tendit les mains en avant, les offrit aux premiers rayons pour prendre sa part, elle aussi, de la joie de la terre.

Joël allait et venait, impatient, avec une hâte d'arriver, poussant devant lui son petit troupeau; c'était bien là; c'était bien ce figuier sauvage, desséché et mort au milieu de la verdure d'avril. Mais le Maître viendrait-Il aujourd'hui? Suivrait-Il la même route? Prise d'une angoisse inexplicable, Rachel aurait voulu s'en aller maintenant; elle disait à son petit compagnon:

— Cachons-nous là où tu te cachais, pour être sûrs qu'Il ne nous verra pas. J'ai si peur qu'Il ne nous renvoie!... Ecoute, nous lui parlerons, seulement si je sens comme toi qu'Il est bon... Si je ne dis rien, je t'en supplie, ne parle pas non plus... J'ai été folle... J'ai peur maintenant; il me semble qu'il fait froid...

Sarah essayait de parler; elle affectait d'attacher peu d'importance à leur démarche; elle disait que l'on était venu par une curiosité bien naturelle, que l'on repartirait sans attendre s'Il tardait trop... Mais sa voix était changée, rauque et étranglée par l'émotion. L'espérance, sans qu'elle l'eût voulu, était descendue au fond d'elle-même, l'étreignait, et, avec l'espérance, la terreur de la déception possible... Elle priait tout bas que le Seigneur éloignât tout désir insensé, toute volonté contraire à ses voies. Presque machinalement, elle répétait:

“ Que le Prophète ne passe point par ce chemin s'Il doit laisser derrière Lui encore plus de douleurs!...”

Le Prophète passa par ce chemin...

De loin Joël le vit entouré de ses disciples. Il dit d'une voix troublée:

— C'est Lui...

— Tais-toi, supplia Rachel; ne dis rien; ne demande rien.

Tout son corps tremblait. Elle était d'une pâleur mortelle. Joël se blottit à ses pieds dans le fossé, derrière l'arbre. Ils attendirent.

Le Maître, grave et triste, s'avancait sur la route; Il était tout près d'eux maintenant; Il allait passer, Il passait.

— Maître, dit l'un des disciples, voyez ce figuier que vous aviez maudit, il est desséché...

La
dit v
deur
s'étai

Et
géant

la me
qu'il

Jo
Rach
dans

et il

He
amou
route
au Se
son e
voula

Oh
l'enfa
vue!
fermé
une e
tant c

La

Ell

Un
la joi
en Ra
rait a
son vi
la lun

Ma

La voix de Jésus de Nazareth s'éleva tranquille. Joël avait dit vrai, cette voix vous prenait l'âme, elle allait à des profondeurs inconnues. Aux premiers mots, instinctivement, Rachel s'était avancée. Le Seigneur disait :

— Ayez foi en Dieu.

Et étendant la main vers le mont des Oliviers, dont les cèdres géants se profilaient, sombres, dans la lumière :

— Quiconque dira à cette montagne : lève-toi et jette-toi dans la mer, et n'hésitera point dans son cœur, mais croira que tout ce qu'il aura dit doit se faire, il sera réellement fait.

Joël leva les yeux, ne sachant s'il rêvait, attendant un signe. Rachel s'était redressée. Elle tendait son pauvre visage en avant, dans une supplication ardente. Le Seigneur ajoutait :

— Tout ce que vous demanderez, croyez que vous l'obtiendrez et il vous arrivera.

Hors d'elle-même, emportée par l'élan irrésistible de son amour, la mère se jeta aux pieds du Maître, sur le bord de la route. Elle ne parla pas, mais de ses mains jointes elle désigna au Seigneur l'enfant aveugle, n'osant même pas dire sa prière et son espérance, de peur de briser l'être fragile, *si le Seigneur ne voulait pas...*

Oh ! la douceur du regard que Jésus de Nazareth abaissa sur l'enfant et sur la mère ! Joël, radieux, murmura : " Il t'a vue !..." Lentement le Seigneur posa la main sur les yeux fermés de l'aveugle ; sous cette main Rachel cessa de trembler ; une extase transfigura son visage. Elle attendit, immobile, sentant descendre en elle la joie même de Dieu...

La voix du Maître s'éleva, toute-puissante :

— Si tu peux croire, tout est possible à celui qui croit.

Elle répondit :

— Je crois.

Un instant encore la main divine reposa sur le pur visage. Avec la joie de Dieu, la foi, la résignation, l'amour semblaient se lever en Rachel comme un vol d'oiseaux. Et elle pensait qu'elle resterait aveugle, ainsi, avec délices, toute sa vie, si elle gardait sur son visage, entre elle et la lumière d'ici-bas, cette main qui versait la lumière éternelle...

Mais elle ne devait pas rester aveugle. Le Seigneur voulait

cueillir sur sa route la fleur de leur joie. Il écarta sa main toute puissante. Les yeux limpides de Rachel se posèrent sur Lui, sur la vision ineffable de beauté et de bonté. Et même alors, le Christ ne dit pas à la mère: " Je te voyais, hier." Il ne dit pas à l'enfant: " C'est l'obole que je rends à ta mère."

Seulement, lorsqu'un peu plus loin, Jean le bien-aimé, se retournant vers le groupe radieux, entendit les bénédictions incohérentes que murmurait la veuve; lorsqu'il vit Joël, courant vers le Maître, son plus bel agneau dans les bras, et Rachel perdue dans l'extase, ne pouvant détacher son regard du Seigneur qui s'éloignait, si habitué qu'il fût à ces spectacles, Jean le bien-aimé demanda:

- Qu'ont fait ceux-ci pour Vous rencontrer sur leur chemin?
Désignant la veuve, le Seigneur répondit:
— Elle m'avait donné de son indigence tout ce qu'elle avait.

REYNÈS MONLAUR. (1)

(1) Extrait de " Ils regarderont vers lui ", voir aux annonces.

